



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Pierre Lazareff

Il créa son premier journal à 9 ans et donna son premier article à 14 ans. Fondateur de France Soir et de Cinq Colonnes à la Une, Pierre Lazareff est une légende de la presse

On l'appelait « Pierrot les bretelles. » Dans les années 1960, le journal qu'il dirige, France Soir, fait la pluie et le beau temps en France. Il tourne 24 heures sur 24, connaît jusqu'à huit éditions par jour et tire à 1 million d'exemplaires. Lu à l'Élysée, à Matignon ou au Quai d'Orsay, il publie des grands reportages, de faits divers à sensation, les résultats du tiercé, les informations sportives du jour et les derniers bruits de couloir du Parlement. Un soin tout particulier est accordé aux manchettes qui sont revues en permanence afin qu'elles « tapent » au plus juste. Plus qu'un journal, France Soir est alors une puissance. Pierre Lazareff lui-même en joue habilement. Affichant ouvertement ses relations avec des hommes aussi divers que Vincent Auriol, George Pompi-

dou, François Mitterrand, Pierre Mendès-France ou Jacques Chaban-Delmas, ami des chanteurs et des stars du cinéma qu'il reçoit dans sa propriété de Louveciennes, il donne carte blanche à ses journalistes pourvu qu'ils ramènent de l'information même s'il leur faut, pour cela, l'acheter. Au journal, l'argent coule à flots et les notes de frais atteignent des sommes vertigineuses...

Pierre Lazareff avait à ce point le journalisme dans le sang que l'histoire veut qu'il ait créé son premier journal à l'âge de 9 ans. C'était en 1915. *Le journal des bibis* n'est rien d'autre, au départ, qu'une feuille manuscrite destinée à raconter les dernières nouvelles de la famille Lazareff. Très vite cependant, le petit Pierre crée de nouvelles rubriques consacrées à la vie

de son école primaire et aux événements politiques du moment, s'épuisant à recopier à la main les exemplaires de plus en plus nombreux que ses camarades lui demandent. L'affaire prend suffisamment d'importance pour que son père, David-Nicolas, un juif d'origine russe arrivé à Paris pour fuir les persécutions et devenu un diamantaire prospère, tente d'y mettre bon ordre. Sans beaucoup de succès...Très vite, les parents du jeune garçon doivent se rendre à l'évidence : leur fils n'a pas sa place sur les bancs du Lycée. En 1918, âgé de 11, Pierre Lazareff a pris sa décision : il sera journaliste. Son premier article, il le donne 3 ans plus tard à La Rampe, un journal qui suit les spectacles parisiens. Il s'agit d'une interview d'Eugène Silvain, doyen de la Comédie Française que son père connaît un peu. Amusant et enlevé, ce papier lui ouvre les portes du journalisme.

Dans les années qui suivent, Pierre Lazareff, tout en suivant de très loin les cours du Lycée Chaptal, donne de nombreux échos aux journaux spécialisés dans le théâtre. En 1922, au grand désespoir de ses parents, il est embauché par Le Peuple, le journal de la CGT dirigé par Raymond Manevy. Cent francs

par mois pour faire le grouillot et signer, de temps à autre, de petits papiers. C'est en préparant l'un de ces échos qu'il fait la connaissance de Georges Colomb, chef de travaux pratiques de sciences naturelles au collège de France et surtout auteur, sous le pseudonyme de Christophe, de l'inoubliable La Famille Fenouillard et du non moins illustre Sapeur Camember. « N'oubliez jamais, jeune homme, que les gens sérieux ne sont jamais graves et que les gens graves ne sont jamais sérieux », lui lance le vénérable savant. « La vérité qu'exprimait cette phrase m'a profondément touché, devait raconter plus tard Pierre Lazareff...Le propos de Christophe m'éclaira. Les journaux d'alors, ou bien tombaient dans la gravité quand ils étaient sérieux, ou bien n'étaient pas sérieux. Il fallait trouver une nouvelle formule afin de secouer la poussière de la presse française. Il fallait rendre attrayant le sérieux. » Un défi de taille à une époque où le journalisme respectable est encore imprégné de la maxime du directeur du Temps - l'ancêtre du Monde - qui, pour que le journal paraisse sérieux, recommandait à ses rédacteur de « faire emmerdant ».

Cette petite révolution dans le monde de la presse, Pierre La-

zarref devra attendre 1924 et sa rencontre avec un autre pionnier de la presse, Jean Prouvost pour commencer à la mettre en œuvre. Dans l'intervalle, « Pierrot », comme on le surnomme, est devenu une figure en vue des rubriques spectacles des grands journaux parisiens. Collaborateur régulier de L'Echo de Paris, du Soir, de Paris Matinal et de Paris Midi, ce « lutin inspiré doté d'un sens inné de l'actualité », selon Paul Gordeaux, chef de la rubrique spectacles à L'Echo de Paris qui lui a définitivement mis le pied à l'étrier, est même parvenu, grâce à son extraordinaire entregent et à son charme, à devenir le secrétaire particulier de Mistinguett et le directeur artistique du Moulin Rouge ! Sa rencontre avec Jean Prouvost donne un tour radicalement nouveau à sa carrière. Cet industriel du textile entré un peu par hasard dans le journalisme en rachetant son premier journal pendant la Première Guerre mondiale, s'est littéralement pris de passion pour le monde de la presse. En 1924, il rachète Paris-Midi dont l'un des collaborateurs occasionnels est Pierre Lazareff. L'industriel a vite fait de repérer ce jeune rédacteur de 17 ans à l'étonnante vivacité d'esprit et qui partage les mêmes idées que lui sur la nécessité de faire

évoluer la presse. Au point de lui confier toute la seconde page consacrée à la vie parisienne. « Pierrot » y fait des merveilles : écriture simple et précise, informations claires, titres percutants, anecdotes, recours aux témoignages directs pour « faire vrai »... Baptisée « La Vie à Paris », la rubrique de Lazareff fait rapidement sensation tant elle s'éloigne du style ampoulé et volontiers pompeux en usage jusque-là dans les journaux parisiens.

Pierre Lazarref a trouvé sa voie et son mentor... Jusqu'à la seconde Guerre mondiale, le duo Lazareff-Prouvost va révolutionner la presse française. Rien de plus surprenant que cet atelier lié par une même passion de la presse, une même boulimie de travail et une même volonté d'imposer un nouveau style de journalisme. Très exigeant, volontiers tyrannique, Jean Prouvost sollicite à l'extrême le plus brillant de ses collaborateurs auquel il accorde cependant une confiance totale. Sans cesse sur le pont, d'une nervosité épuisante - il se dévore littéralement les ongles - présent à son bureau de la rue du Louvre de 7 heures du matin à 10 ou 11 heures du soir, charmeur impénitent - il est et restera toujours un homme à femmes - mais capable de co-

lères homériques, Pierre Lazareff comprend instinctivement son « patron » dont il partage les vues, tout en s'agaçant de n'être que le second. Dès cette époque, « Pierrot » rêve d'avoir son journal à lui... La collaboration entre les deux hommes atteint son apogée dans les années 1930 avec l'aventure Paris-Soir, racheté par Jean Prouvost en 1930. De ce journal qui vivote et dont Pierre Lazareff devient le directeur de l'information, ils font le premier grand quotidien populaire d'information illustré en France, avec des photos de qualité venant en soutien des textes écrits par des reporters de grand style - Maurice Dekobra, Pierre Mac Orlan, Aldous Huxley, Blaise Cendrars, Gaston Bonheur - des titres s'affichent en gros à la une journal, des faits divers et des reportages à sensation. Déjà, les recettes de France Soir... Abondamment illustré, cultivant volontiers le sensationnel, Paris-Soir ne cesse de gagner des lecteurs. 200 000 en 1931, 1 million en 1934, 1 700 000 en 1937 ! Ensemble, Jean Prouvost et Pierre Lazareff lancent également, en 1935, Paris Soir Dimanche, le premier journal du dimanche français.

La guerre sera sa première et sa seule grande traversée du

désert. Lui qui était tout, dont les articles étaient lus par des millions de français, lui dont la vie était un tourbillon incessant de rencontres et qui, sur un simple coup de téléphone, était reçu par le Président du Conseil, Pierre Lazareff n'est, du jour au lendemain, plus rien ou presque. Réfugié à New-York en 1940, cet homme qui ne parle pas un mot d'anglais survit grâce aux articles que lui commande par l'entremise d'amis américains, le magazine Life. Lui qui, en 1935, avait quitté sa première épouse pour vivre et s'installer avec l'ethnologue Hélène Gordon, ne peut qu'assister, impuissant, aux multiples liaisons extra-conjugales que celle-ci entretient aux Etats-Unis et aux débuts de sa très prometteuse carrière de journaliste au Harper's Bazar puis au New-York Times. « Des années de malheur », dira plus tard Lazareff de son exil américain. Sans doute retrouve-t-il, à partir de 1941, un certain rôle lorsque l'Office War Information (OWI) lui demande de diriger, depuis les Etats-Unis puis Londres, les émissions radiophoniques destinées à la France occupée. Mais cette nouvelle aventure lui vaut l'hostilité du général de Gaulle qu'exaspère l'antigaullisme de l'OWI et pour lequel Lazareff est et restera à

jamais « l'homme de Roosevelt ». Pierre Lazareff ne rencontrera qu'une fois le Général à l'Élysée, au début des années 1960, et l'accueil sera plutôt froid... Consigné à Londres et de santé fragile, Pierre Lazareff ne peut pas en outre, comme il l'aurait voulu, participer à la libération de la France quand tant d'autres de ses amis s'engagent dans les Forces françaises libres.

On comprend, dans ces conditions, la formidable envie de retrouver la place qui était la sienne avant guerre qui anime Pierre Lazareff lorsqu'il pose à nouveau le pied sur le sol de France, en octobre 1944. Désormais sans mentor - Jean Prouvost a été frappé d'indignité nationale à la Libération - il doit se refaire un nom dans la presse française. Tâche difficile ! Nombre de journaux d'avant-guerre ont en effet disparu, victimes de difficultés économiques ou de l'épuration. De multiples feuilles ont fait leur apparition, plus ou moins liées à la résistance et dont les rédacteurs ne cachent par leur répugnance pour les journalistes et les patrons de presse d'avant la guerre, irrémédiablement compromis à leurs yeux. C'est pourtant dans l'un de ces nouveaux journaux nés dans la clandestinité, Défense de la

France, que Pierre Lazareff, dont l'exil aux États-Unis et le rôle au sein de l'OWI valent brevets de virginité, se fait embaucher comme rédacteur en chef. Ce journal dont il n'est pas le propriétaire, Pierre Lazareff veut absolument en faire sa chose. Il y parvient. D'abord en le rebaptisant France Soir dès novembre 1944, puis en écartant un à un, à la faveur de difficultés financières, l'équipe fondatrice. En 1949, au terme d'une sourde lutte d'influence, Pierre Lazareff parvient à convaincre La Librairie Hachette de racheter le journal et de lui octroyer les pleins pouvoirs. A 42 ans, Lazareff a enfin son journal à lui...

C'est à ce moment que commence l'aventure France Soir et la légende de « Pierrot les bretelles ». Pendant plus de 20 ans, le journal et son directeur vont se confondre totalement. A son apogée au début des années 1960, la rédaction compte 400 journalistes, dont de futures gloires de la presse que Lazareff a dénichées, Françoise Girod, Philippe Labro, Jean Ferriot ou bien encore Georges Chapus. Mais Lazareff, c'est aussi le Journal du Dimanche, lancé dès 1949 pour réoccuper le créneau dominical, et Télé 7 Jours, dont son créateur, Jean Prouvost, revenu dans la

course, a confié le lancement à son ancien collaborateur et dont le tirage atteint très vite deux millions d'exemplaires. Mais c'est aussi, et surtout, le mythique Cinq Colonnes à la Une, premier magazine d'informations télévisé lancé en 1959 avec Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet, Igor Barrère et Eliane Victor. Ce sont les dirigeants de la Radio Télévision Française qui ont eu l'idée géniale d'aller chercher le patron de France Soir. Celui-ci applique à la télévision les mêmes recettes que celles qui ont fait le succès de son quotidien : diversité des rubriques, multiplication des reportages, témoignages pris sur le vif... Jusqu'à sa disparition en 1968, l'émission rencontre un succès phénoménal. Sa diffusion, une fois par mois, vide les salles de cinéma et les dîners en ville !

La fin de Cinq Colonnes à la Une sonne comme le chant du cygne pour Pierre Lazareff. Concurrencé par la télévision, France Soir connaît en effet des difficultés financières récurrentes, suscitant des interrogations au sein du groupe Hachette sur la très dispendieuse gestion de son rédacteur en chef. Les événements de Mai 1968 ont en outre suscité de graves tensions politiques au sein de la rédaction, poussant

de nombreux journalistes à rejoindre les titres concurrents. Pierre Lazareff lui-même n'est plus en phase avec la société française. Atteint d'un cancer, il reste cependant à la barre de France Soir jusqu'à sa mort, survenue en avril 1972.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com